



Saint-Georges (à gauche), dernière en date – sans doute vers 1210 – de ces églises rupestres, est la plus célèbre et la mieux préservée. Extraite de la

roche rouge volcanique, ses trois étages approchant 12 m de hauteur, elle reste, comme nombre des églises de Lalibela, fréquentée par les fidèles (ci-dessous).

Texte **Robert Bevan** Photos **Joël Tettamanti**

LA PIERRE DES ÂGES

Une mystérieuse Jérusalem aux temples creusés dans le roc se dresse parmi les monts éthiopiens.

Là où le mont des Oliviers finit en contrefort sur la plaine du Jourdain, une cloche de bronze au battant silencieux pend d'une branche tel un fruit gorgé de chaleur. Un enfant aux pieds nus, les épaules couvertes d'une peau de chèvre tannée de frais, déambule devant l'église de la Maison du mont Sinaï. La tête et les sabots de la bête s'entrechoquent sur son dos. Cette scène biblique n'a pas pour cadre la Palestine d'antan mais la ville de Lalibela, dans les montagnes de l'actuelle Éthiopie. Elle tire son nom de celui d'un roi du XIII^e siècle, chef religieux auquel est attribuée la création d'une Nouvelle Jérusalem montagnaise à la suite des conquêtes musulmanes ayant coupé les voies de pèlerinage menant d'Éthiopie, l'un des premiers pays chrétiens, vers Jérusalem.

Les terres sacrées du roi Lalibela, à quelque 350 km au nord de la chaotique Addis-Abeba, abritent 11 églises orthodoxes amhariques, certaines de ces demeures religieuses ayant été bâties dans la roche. Elles sont reliées par de profondes tranchées, des ponts et des voies cérémoniales souterraines. Certaines ont été aménagées dans des cavernes, d'autres issues d'un seul bloc de pierre volcanique rouge, soigneusement creusé et sculpté. La majestueuse Bete Medhane Alem (Maison du Sauveur) s'élève à presque 12 m de hauteur, ce qui en fait la plus vaste église rupestre au monde. Elle évoque l'œuvre d'un cantonnier géant ayant creusé sous lui pour faire surgir une merveille enfouie : toute une basilique ciselée, s'ornant de colonnades et d'arches, de portails et de baies.

D'où proviennent ces églises ? Leurs origines restent inconnues, nimbées de mystère. Les investigations archéologiques n'ont guère été poussées, mais nous savons que le royaume chrétien d'Aksoum fut florissant en Éthiopie septentrionale aux premiers siècles de la chrétienté. Son dernier soubresaut remonte à l'an 900, lorsqu'une nouvelle dynastie chrétienne, les Zagoué, lui succède. Lalibela (alors Roha) était sa capitale. Les rois Zagoué entamèrent les travaux de ces insolites églises et par la suite, l'initiative en fut attribuée au seul roi Lalibela, souverain entre 1180 et 1220 qui donna son nom au pays. Le clergé contemporain soutient que les églises furent achevées en seulement 23 ans, sous l'égide du seul roi secondé par des brigades d'anges bâtisseurs et avec un coup de pouce de saint Georges, dont l'empreinte des sabots du cheval atteste de la visite.

Au fil des siècles, cette métropole religieuse finit par être négligée et les grottes savamment sculptées, les passages s'emplirent peu à peu de graviers.

Elle reposa, à demi-ensevelie, jusqu'à sa redécouverte et une nouvelle vocation de sanctuaire vers la fin du XIX^e. Les vents, les pluies avaient érodé ces monuments entrés à présent au Patrimoine mondial de l'UNESCO – des bâches préservent les églises avant rénovation, mais elles sont de nouveau occupées.

Chacune est dotée d'un chapelain. Ses icônes et livres saints sont nimbés de rayons de soleil s'insinuant dans la pénombre et les vapeurs d'encens. En saison, des nuées de touristes assistent aux rites très particuliers d'une liturgie syncrétiste mêlant des apports israélites et des roulements de tambours africains. Bete Giyorgis, l'église Saint-Georges, est un chef-d'œuvre architectural. Le faite est de plain-pied avec le site alentour ; il surmonte trois étages d'une structure en croix excavée s'élevant d'un parvis en contrebas et d'une arrière-cour dont la disposition symbolise la proue de l'arche de Noé. Un prêtre se dresse devant une tenture de brocart orange qui masque le chœur du sanctuaire. Prosterné, un homme reçoit la bénédiction avant de s'allonger, sa tête touchant l'ourlet de la robe sacerdotale.

Vous pouvez, depuis Addis-Abeba, rejoindre Lalibela par les airs, mais il est recommandé d'emprunter la route pour vraiment appréhender son statut de centre spirituel autochtone. Elle émane d'une tradition toujours vivace, qui fonde l'identité culturelle d'un pays emprunt d'un omniprésent symbolisme religieux, reflété par les monuments de la capitale, dominée par le Lion de Judah, ou même par les motifs aksoumites ornant les corbeilles à papier de l'aéroport de Lalibela.✦

Pour en savoir davantage sur ce sujet, consultez le reportage exclusif dans le Patek Philippe Magazine Extra sur patek.com/owners

